L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 30 JUILLET 1885. 58me Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 30 JUILLET 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Le travail des forçats.

Un jour, une grande dame se présente chez une ouvrière appartenant à une famille honorable et d'une probité reconnue; elle lui fait une commande de lingerie fine et la prie de dire ce qu'en conscience elle lui prendra pour chaque pièce. L'ouvrière lui fixe un prix extrêmement modéré. La dame se récriant, elle lui fait le détail du travail et lui prouve qu'à meilleur marché elle ne peut vivre.

C'est trop cher, répond la dame, je porterai mon ouvrage à la Maison Centrale; les détenues me le feront à moitié prix.—"Comme il vous plaira, Mme la comtesse; au train dont vont les choses, il faudra que nous nous fassions voleuses, pour gagner honnêtement notre vie."

Ceci se passait, il y a près de cinquante ans, et de l'autre côté de l'Atlantique.

On voit que la plaie du travail des prisons ne date pas d'aujourd'hui et n'affige pas seulement l'Amérique.

Dernièrement, l'administration de Washington commettait une faute semblable; elle faisait un contrat avec les chefs d'un pénitencier pour l'érection d'un édifice public à Peoria, Illinois; une controverse s'engageait à ce sujet entre le membre du cabinet qui avait traité l'affaire et le président de la Fédération des Unions de Travailleurs, et il en ressortait ce triste fait, que le ministre s'était résolu à accorder le contrat à l'exploiteur du travail des *convicts* ou forçats, parce que l'administration y gagnait $2035! les gages ordinaires accordés aux travailleurs honnêtes, l'obligeant d'élever d'autant le prix de revient.

C'est extrêmement regrettable. Personne ne doute de la pureté des intentions de l'homme public, qui a agi de la sorte, mais il a été évidemment inspiré par un maladroit, esprit d'économie. Jamais un gouvernement ne devrait mettre en balance le travail honnête avec celui de gens que la société a dû retrancher de son sein. La morale réprouve de pareilles pratiques; la bonne politique les condamne; elles semblent le mécontentement au milieu de classes respectables; elles excèrent entre ces dernières l'antorité une hostilité sourde; elles blessent des intérêts légitimes; elles déterminent, par des moyens détournés, des baisses de salaire que ne voudraient nullement les réductions mutuelles de l'offre et de la demande; elles avilissent la dignité du travailleur et tendent à appauvrir une partie considérable de la nation—celle qui produit le plus et contribue davantage à la richesse du pays.

C'est la gloire du peuple américain de respecter, de contenir le travail national, de maintenir les salaires à un taux assez haut, pour que l'ouvrier puisse conserver la dignité de son intérieur et le confort de sa famille. C'est là, surtout, ce qui légitime, ce qui glorifie nos yeux, à ceux de tous les bons et vrais économistes, le régime protecteur; c'est là la grande, la seule raison d'être de ce régime. Que des spéculateurs heureux ou peu délicats en aient profité pour créer quelques monopoles, pour s'assurer de grosses fortunes; c'est un accident regrettable et le pays y saura, tôt ou tard, mettre bon ordre, mais il a préservé des millions d'hommes de la misère, il les a sauvés de la dégradation, et c'est là le fait général, le titre d'honneur du système.

L'administration de M. Cleveland s'est attiré, tout dernièrement l'estime publique, en remettant en vigueur la loi des huit heures de travail et en rétablissant à la fois le salaire des dix heures.

Nous y avons applaudi. Certaines gens qui ne voient en tout et partout que des questions électorales, trouvaient que c'était de la bonne et habile politique; soit. Pourquoi faut-il qu'un moment d'oubli, une inconséquence dont on cherche l'explication, sans la trouver, risque de faire perdre les résultats d'une si excellente mesure!

Nous avons raison, mille fois raison, quand, à propos de notre industrie sucrière, nous défendons notre travail libre contre le travail forcé des Antilles et des îles Sandwich. Encore ce travail forcé est-il le résultat d'un malheur immérité. Nul n'est comptable d'appartenir à la race africaine ou à celle des coolies, mais le travail des *convicts* est la conséquence du crime; il se présente à nous sous sa forme la plus honteuse, la plus dégradée. Et, alléchés par le plus misérable des gains, nous lui sacrifierions ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble ici-bas—le travail libre environnédel'estime publique et chargé de toutes les responsabilités de la famille! N'y a-t-il pas là de quoi soulever les protestations les plus légitimes, les plus indignées?

Voyez les suites naturelles, inévitables, de ce malheureux système, là où la faiblesse, la nécessité, si l'on veut, a engagé les populations, l'administration à le tolérer. Assurément, tout le monde en Louisiane réprouve l'emploi des *convicts* aux travaux publics. On sait bien que l'on s'est placé ainsi en dehors de toutes les règles de la morale, de la bonne politique, de l'économie sociale, mais, d'une part, il y a des constructions, des réparations urgentes à faire, des terrains fertiles à sauver de la désolation; d'autre part, l'Etat est pauvre et le trésor est à moitié vide. On se trouve parfois devant des nécessités déplorables mais inéluctables; on se laisse aller à commettre un petit mal pour en écarter un plus grand. C'est fois dans la vie, on excuse, on absout chez les autres, on se permet à soi-même des compromis qui sont bien moins justifiables que celui-là.

Qu'arrive-t-il pourtant? Les exploiteurs de ce travail avili ne sont pas toujours de la dernière délicatesse. On ne va pas chercher, on ne trouverait pas, d'ailleurs, les gardiens de ces forçats, dans les couches les plus élevées, les plus épurées de la population. L'état de déchéance morale et sociale de ces êtres n'est pas de nature à inspirer pour eux une grande pitié. Le mépris engendre vite la dureté, et de la dureté à la cruauté, il n'y a qu'un pas. Ce pas-là, on le franchit bien vite et nous assistons, au moment où nous y pensons le moins, à des scènes dignes d'agaçeries qui rappellent les plus sombres pages de l'histoire, qui soulèvent l'indignation générale. On se croirait tout-à-coup reporté aux carrières de l'antiquité ou jeté au milieu des mines de la Sibérie.

Faut-il s'en étonner? Quel fruit peut-on recueillir d'un tel arbre? On a beau instituer des enquêtes pour sévir les excès et punir les atrocités; quand le principe est immoral, il ne doit aboutir qu'à d'innombrables conséquences. Il n'y a qu'un remède à des maux de cette nature, c'est d'en détruire la racine. Couper l'arbre au pied ne servirait de rien; les branches repousseraient bientôt, pour porter de nouveaux fruits de mort.

N'est-ce donc pas assez des misères qui affligent l'humanité honnête? Faut-il l'humilier encore par le spectacle des atrocités qui se passent parmi les criminels qu'elle a dû repousser loin d'elle? Au nom de la morale, du bon ordre, de la bonne économie de l'honnêteté, du patriotisme, de la civilisation, de la dignité chrétienne, ne doit-on pas abolir, à tout jamais et le plus tôt possible, ce reste de la barbarie que l'on appelle le travail des forçats? N'est-ce pas une dernière souillure que ces malheureux infligent à la société, en lui prêtant le secours de leur bras?

Notre collaborateur, notre compatriote et notre ami, M. LOUIS PLACIDE CANONGE, a reçu, hier, de M. René Goblet, ministre de l'Ipstruction Publique, des Beaux-Arts et des Cultes, en France, une lettre datée de Paris, 14 juillet, et dans laquelle il lui est mandé:

"Je m'empresse de vous informer que, par arrêté de ce jour, je vous ai nommé officier d'Académie."

Les éditeurs-propriétaires de l'*Abeille* sont heureux et fiers de cette belle distinction accordée à un Louisianais qui l'a si bien méritée.

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que Mr. le Dr ALFRED MERCIER, secrétaire perpétuel de notre Athénée, a reçu le même honneur.

Nous remercions vivement M. Goblet, au nom de la population et au nôtre, d'avoir reconnu le talent de deux Louisianais éminents, d'avoir récompensé les services qu'ils ont rendus et rendent à la langue française dans notre Etat et aux Etats-Unis.

L'acte du ministre de la République sera un encouragement aux Créoles qui, tout en cultivant, comme son importance l'exige, la langue de leur pays, travaillent ardemment, noblement, à conserver et à répandre celle de leurs ancêtres.

La Statue de Béranger.

L'inauguration de la statue élevée à Béranger, dans le square du Temple, a eu lieu le 16 juillet, à dix heures du matin.

La statue en bronze, œuvre du sculpteur Doublemard, est placée au milieu de la pelouse centrale, la face tournée vers l'Ouest. La pose est pleine de bonhomie: le chansonnier, debout, penche légèrement la tête en avant, les épaules levées, le dos légèrement voûté, la main droite dans le gousset du pantalon.

Sur le piédestal, en marbre blanc, on lit cette inscription:

A Béranger, ses admirateurs et ses concitoyens.

Autour de la statue sont élevés quatre mâts pavoisés de drapeaux tricolores et portant sur des cartouches les noms des œuvres les plus connues du chansonnier populaire.

A droite de la porte d'entrée du square était dressée une estrade d'honneur décorée de roses et de rubans tricolores, sur laquelle ont pris place MM. Spuller, Pouchet, Gragnon, Michelin et plusieurs membres du Conseil municipal. On remarque également M. Paul Deroulède.

A dix heures précises, après l'explosion de plusieurs pièces d'artifice, le voile qui couvre la statue est tombé, et M. Spuller prend la parole.

"Messieurs, a-t-il dit, le 16 juillet 1857, il y aura demain vingt-huit ans, mourait rue de Vendôme, dans un modeste logis, où il avait voulu finir une existence bien agitée, un vieillard connu et estimé dans son quartier, où on le savait connu et aimé; et le bienfaiteur des pauvres, et qui, sous le titre modeste de chansonnier, avait été l'un des plus grands poètes de notre époque.

"Avec le génie de Virgile et d'Horace, il a chanté comme Dante écrivait.

"La statue qui s'élève devant nous retrace bien, telle qu'elle était, sa démarche populaire, son laisser-aller plein de bonhomie. C'est bien la souriante image du chantre inspiré de la gloire de la patrie, de cet honnête homme accomplit, digne à tous les titres de prendre place dans le Panthéon de l'humanité."

M. Spuller a constaté que l'idée première du monument élevé à Béranger appartient à M. Henri Lecomte, fervent admirateur du chansonnier. Dès 1865, il annonçait le projet de cette statue qui s'élève aujourd'hui après tant d'années. Et quelles années! Deux Sociétés, le Caveau et la Lice chansonnière, ont puissamment contribué au succès de cette œuvre. Enfin, tant d'efforts ont abouti; il appartenait à la république de glorifier son poète. Bien des amis de Béranger manquent malheureusement à cette glorification de sa mémoire, Michelet, Henri Martin, Quinet, etc.

M. Spuller a terminé en remerciant M. Coquelin, de la Comédie française, du concours apporté à l'œuvre par l'organisation de la brillante matinée du Trocadéro, le 22 mai 1881. Il remercie également M. Doublemard, le sculpteur, et ses collaborateurs, MM. Yvon, architecte, et Moutjoye, entrepreneur.

M. Philibert Audebrand a prononcé ensuite un discours dont les passages faisant allusion au patriotisme de Béranger sont vivement applaudis:

"Pendant la dernière guerre, sur les bords de la Loire, la vaillante armée de Chanzy, si rudement éprouvée par l'hiver, sans souliers, sans pain, les pieds dans la neige, rechauffait son enthousiasme en chantant le *Vieux Sergent* et les autres hymnes qui alternaient avec la *Marseillaise*. Savez-vous ce qui se passe journellement dans les provinces annexées? Ces Alsaciens, ces Lorrains qui s'obstinent si noblement à rester Français ne n'ont pas de réunion de famille sans que le génie de Béranger intervienne au dessert. Alors le vieillard qui va finir et l'enfant qui commence à bégayer ses mots, formant un concert et touchant et sublime, entonnent ensemble, comme une incantation sacrée, l'ode admirable:

"Reine du monde, ô France, ô ma patrie!

"Tous regardent la frontière raccourcie par le traité de Francfort-sur-Mein et, quand on arrive à la strophe sur le Rhin, c'est avec des larmes qu'ils chantent:

Le Rhin aux bords ravis à la puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux,
Il crie au fond de ses roseaux;
Honneur aux enfants de la France!

"Je n'arrête ici, afin de suivre un de ses conseils les plus sages. Je cours!" Mais j'ai encore un mot à dire ici avant de terminer.

"Le petit-fils du tailleur de la rue Montorgueil était trop pauvre pour avoir été à même de faire ses classes, et c'était de sa part l'objet d'une plainte amère et constante. A l'un de ses ingénus, M. Bernard (de Rennes), conseiller à la Cour de cassation, qui a bien voulu me communiquer ce trait, il disait sans cesse: "Mon ami, on me flatte quand on compare mes vers à ceux des anciens. Quant à moi, je sais bien qu'il me faudra toujours l'avoir goûté au miel des Grecs et du nectre désaltéré dans le vin pur des Latins." Ainsi, dans l'excès de sa modestie, il se défendait d'être assimilé à Anacréon et à Horace; mais pourtant, à propos de ce Sage, mort depuis une trentaine d'années, la postérité commence et a déjà parlé."

M. Poubelle, préfet de la Seine, a parlé au nom de l'administration. Il a récité d'une voix forte et très bien conduite, une des dernières pièces de vers de Béranger, qui commence ainsi:

France, je meure, je meurs, tout me l'annonce.

Chacune des strophes, empreintes du patriotisme le plus ardent, a été acclamée par des salves d'applaudissements.

La Séance s'est terminée par une courte allocution de M. Spuller qui a recommandé aux orphéonistes et aux membres des sociétés chorales de justifier, par leur conduite, les vers célèbres:

Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix en fraternisent.

Un banquet de cent couverts a réuni ensuite chez le restaurateur Bonvallet les adeptes de la Chanson.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

Un lauréat de la Société protectrice des animaux reste couvert en parlant à des dames.

—Savez-vous pourquoi il garde son chapeau sur la tête?

—Parfaitement, c'est pour ne pas enrhumer son araignée.

LE 14 JUILLET A PARIS.

(Extrait du *Journal des Débats*.)

"Faut-il refaire une fois de plus la description de Paris en fête? Dans le jour, les maisons pavoisées de drapeaux tricolores, de guirlandes de fleurs, de verdure et de papier; les arcs-de-triomphe dressés au coin des rues et les baraques foraines librement établies sur tous les emplacements libres. Puis, le soir, la foule bruyante circulant dans les rues, sur les trottoirs et sur la chaussée, les restaurans en plein air, les bals publics organisés sur toutes les places, les fenêtres illuminées par des millions de lampions, de ballons, de lanternes vénitiennes. Toutes ces clartés se fondant dans la lumière éclatante des cordons lumineux qui ceignent les monuments publics, comme les musiques des bals et l'éclat des pétards se fondent dans le grand concert des clameurs publiques?

Nous n'entreprendrons pas cette tâche fastidieuse; la fête nationale est devenue une habitude. Chacun en sait par cœur l'aspect général. Bornons-nous, avant de signaler quelques points spéciaux, à constater que la ville n'a pas été moins pavoisée que les autres années. Il suffisait, pour s'en rendre compte, de visiter les rues étroites et ouvrières. Si dans les quartiers commerçants les illuminations ont été moins brillantes, il faut l'attribuer uniquement au fait que le commerce a traversé des moments difficiles et n'est pas disposé à faire des largesses, surtout pour une circonstance qui n'offre plus aux Parisiens l'attrait de l'imprévu. Mais le succès des bals publics a prouvé que les sentiments d'économie n'empêchaient pas la gaieté d'être générale et sincère comme toujours.

LES REVUES.

Dès huit heures du matin des coups de canon tirés du Mont-Valérien et du fort de l'Est annonçaient l'ouverture de la fête et les troupes se rendaient aux emplacements où devaient avoir lieu les revues partielles.

Aux Champs-Elysées, la revue était passée par le général Saussier, entouré de son état-major. L'ambassade marocaine assistait d'une loge au défilé et applaudissait bruyamment au passage des troupes. Le général Thomas commandait la gendarmerie de la Seine, 2 bataillons de la garde républicaine, 1 bataillon de sapeurs-pompiers, 1 bataillon d'artillerie de forteresse, puis des bataillons de ligne. Les musiques et fanfares jouaient pendant le défilé. Après les batteries d'artillerie, roulant avec fracas, venaient les détachements de cavalerie sous les ordres du général Loizillon. Une foule énorme assistait au défilé et ne cessait d'applaudir.

Au cours de Vincennes, les troupes, commandées par le général Bonnet, étaient passées en revue par le général Sée. Les curieux ont fait aux régiments le même accueil enthousiaste.

A Versailles, la fête était plus nouvelle; c'était le général Gressot qui passait la revue et le général Defis qui commandait les troupes. L'Ecole Saint-Cyr qui passait pour la première fois la revue à Versailles a obtenu son succès habituel ainsi que les détachements du génie, de l'artillerie, des équipages et des cuirassiers.

La revue la plus intéressante, pour la plupart des curieux, était celle des bataillons scolaires, place de la République. C'est, comme on sait, le général Jeanningros qui était chargé de la passer. Sur l'estrade, dressée près de la statue, il avait pris place, entouré de MM. Brisson, Allain-Targé, Poubelle, Gragnon et de nombreux invités.

L'enthousiasme a été indescriptible. J'ai résonnait des cris de: "Vive la république!" Les parens pleuraient de joie.

Les tambours, les fifres et les clairons par deux bataillons, s'étaient placées en face du général Jeanningros, sur la chaussée de la rue du Temple, et exécutèrent différentes marches pendant quelques petits soldats défilaient. Les bataillons suivaient les grands boulevards et rompaient par arrondissements à la hauteur du boulevard de Sébastopol.

Lorsqu'apparut le drapeau, porté par un petit adjudant de douze ans, entouré de 4 sergens et précédé par un vieux colonel de l'armée territoriale, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Les têtes se découvrirent et l'air retentit d'acclamations.

LES REPRÉSENTATIONS GRATUITES.

Rien à signaler de particulier, si ce n'est que les salles de théâtre étaient bondées, comme d'ordinaire, et qu'il n'était pas besoin de claques, les spectateurs applaudissant à tout compte les acteurs. A l'Opéra, M. Bagilourcsque a eu son succès habituel en chantant la *Marseillaise*, pressée par le public.

INAUGURATION DE LA STATUE DE VOLTAIRE.

A quatre heures précises a eu lieu l'inauguration de la statue de Voltaire placée la veille sur son piédestal, quai Malaquais.

Quelques minutes avant l'heure fixée, arrivent MM. Sardou, de Lesseps et Gaston Boissier, dans leurs costumes d'académiciens. Ils sont reçus par MM. Floquet, représentant le gouvernement, Poubelle et Michelin, et prennent place sur les fauteuils disposés en demi-cercle devant la tribune aux harangues. Au signal donné, la musique de la garde républicaine attaque la *Marseillaise* et la statue apparaît dépouillée de son enveloppe toile verte. Voltaire est représenté debout, drapé dans un ample manteau, légèrement courbé sur sa canne et la plume à la main dans une attitude méditative.

Les applaudissemens saluent de toute part l'apparition, les têtes se découvrent. Puis M. Yves de Guyot prend la parole au nom du comité du Centenaire de Voltaire.

M. Victorien Sardou prononce ensuite un discours.

M. Arsène Houssaye prend la parole au nom de la Société des gens de lettres.

Enfin, le président du Conseil municipal a remercié, en termes emphatiques, au nom de la Ville, le comité du centenaire, les membres de l'Académie et de la Chambre des Députés. Puis il a lu une longue et éloquente citation de Victor Hugo qui a soulevé les applaudissements.

LES FEUX D'ARTIFICE.

La pièce pyrotechnique colossale qui représentait au Trocadéro l'apothéose de Victor Hugo a été applaudie par plus de 30,000 personnes. A la suite du feu d'artifice, le public s'est répandu dans les jardins qui étaient brillamment éclairés.

Le feu d'artifice des Buttes-Chaumont n'a pas eu un succès moins considérable. La population compacte de ces quartiers populeux n'était portée vers les buttes et cavalbanint dès l'après-midi les allées, terrasses et manticoles de cette admirable promenade.

La pièce principale du feu d'artifice représentait le sergent Bobillot. Au moment de l'embrasement de la pièce, le défenseur de Tuyen-Quan est apparu debout sur un socle portant les armes de la ville de Paris, en uniforme bleu du génie avec le casque blanc, tenant de la main droite un fusil A ses pieds, un canon et un faisceau de drapeaux; tandis que, de chaque côté du socle, deux pilastres lumineux supportaient des écussons avec les mots: *Tonkin et Tuyen-Quan*; le tout couronné par une inscription portant en lettres de feu: *Au sergent Bobillot.*

Un embrasement général du parc et des feux d'eau éclatants ont terminé le spectacle; puis la foule a repris ses promenades à travers les feux de Bengale qui pétillaient.

Le feu d'artifice du parc de Montsouris était dédié à l'amiral Courbet. La pièce principale représentait le marin, en grand costume d'amiral, appuyé sur une ancre et entouré de drapeaux tricolores.

AU BOIS DE VINCENNES.

C'était là, comme on sait, la partie principale de la fête. Mais on a pu voir mardi que la population parisienne ne s'y transporte pas aussi aisément qu'au bois de Boulogne. Durant toute la journée le bois de Vincennes n'a guère été envahi que par les populations du voisinage. Il est vrai qu'elles suffisaient à le garnir; des familles entières déjeunaient sur les pelouses, suivant la tradition. Après le repas, les spectateurs se massaient autour des trois bals grandioses installés dans l'île de Bercy, sur l'avenue de Reuilly et sur la pelouse aux Vaches.

A huit heures du soir, après une salve, la fête vénitienne commença. A ce moment, la foule est des plus compactes; les Parisiens ne se sont décidés à faire le voyage de Vincennes qu'à la nuit tombante; on évalue à 150,000 le nombre de visiteurs. Les embarcations, pavoisées et illuminées, sillonnent les lacs, tandis que sur leur bord et dans les îles les orchestres des orphéons jouent leurs plus brillants morceaux.

Le coup d'œil des îles est féerique; tout autour des berges courent des cordons de feu blanc qui scintillent et ressortent admirablement sur la verdure des pelouses et des massifs de plantes; dans tous les bosquets se dressent des ifs de verres de couleur; les allées sont semées de mâts vénitiens aux écussons de la république et de la ville de Paris; dans les arbres s'allument des milliers de lanternes rouges, alternées avec des ballons blancs et bleus.

Malgré l'absence de pièce principale, le feu d'artifice, tiré à dix heures, a été des plus réussis; la foule a applaudi frénétiquement le splendide bouquet qui a illuminé les deux lacs de ses jets multicolores.

LES ACCIDENTS.

Ces formidables mouvements de population ont été comme toujours accompagnés de quelques accidents. Voici quels sont ceux qui nous ont été signalés:

Rue du Pont-Louis-Philippe, une jeune fille, Angèle A....., a été blessée par l'explosion d'un pétard.

Rue des Martyrs, un homme qui chargeait un pistolet avec de la poudre de fusée a fait éclater l'arme entre ses mains; il a eu le pouce enlevé.

Rue du Château-d'Eau, un marchand de vin nommé Joseph C..... a été blessé à la main par l'explosion d'un revolver. On l'a transporté à Lariboisière.

A Saint-Denis, le feu a pris au théâtre en planches et toile de M. Pascal Delagarde,—théâtre en ce moment inoccupé.

Rue de la Briche, à Saint-Denis également, chez M. Louis Giguet, constructeur-mécanicien, un ouvrier nommé Marins avait chargé un tube de fer avec de la poudre et des débris. Un autre ouvrier, Joseph Schneider, âgé de quatorze ans, avait été chargé de mettre le feu à cette caronnade d'un nouveau genre. Une explosion s'est produite et M. Giguet a été tué net.

Il est probable que c'est également aux pétards qu'est dû l'incendie qui a éclaté, vers trois heures et demie, 171 et 173, rue de la Glacière, dans les écuries de M. Limon, fabricant de descentes de lit. De ces écuries le feu a gagné l'usine, puis cella de M. Chabrier, fabricant de briquettes économiques. Les bâtiments étaient vieux et délabrés. Aussi une véritable panique s'est elle emparée des habitants. On a jeté les meubles par les fenêtres au risque de les briser.

Les premiers secours ont été organisés par les voisins, secondés par les gardiens de la paix; et, grâce à l'arrivée d'une pompe à vapeur, on a pu se rendre maître de l'incendie. Deux corps de bâtiments, peu considérables il est vrai, et un appentis plein de charbon de bois et de briquettes, ont été consumés.

La plupart des accidents ont été, comme toujours, causés par des pétards qu'il est impossible d'empêcher de tirer, puisque la vente n'en est pas interdite.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane.

La Statue du Dr. Pinel à Paris.

Ce n'est pas fortuitement que la révolution accomplie par le docteur Pinel dans le traitement des aliénés a coïncidé avec la Révolution française; cette dernière, on le sait, fut autant intellectuelle et morale que politique, et elle n'était pour ainsi dire que l'aboutissant fatal du grand mouvement philosophique qui l'avait depuis longtemps préparée. Ce mouvement, au moins dans les esprits supérieurs, procédait par voie de substitution et poussait à l'édification d'un régime nouveau avec autant d'activité qu'un renversement du régime ancien; c'est pourquoi les plus grands événements scientifiques modernes correspondent à la fin du dix-huitième siècle, à la Révolution française, dans l'enfantement ou la tempête de laquelle, en quelque sorte, Lavoisier constitua la chimie, Bichat la biologie et Condorcet la philosophie de l'histoire, sur des fondements positifs que leurs successeurs ont seulement développé; c'est pourquoi encore c'est à la Convention qu'on doit l'institution de l'enseignement primaire pour l'ensemble de la population, la création du Muséum d'histoire naturelle, la fondation de l'Ecole polytechnique et l'institution d'un système métrique de poids et mesures ayant sa base fondamentale dans un fait naturel immuable, pouvant convenir, par conséquent, à toutes les populations de la planète.

Toutes les têtes éclairées de ce temps pensaient sous cette dernière influence, étaient alimentées pareillement; elles avaient la préoccupation constante du genre humain tout entier et l'ardente ambition de léguer à la postérité des améliorations décisives.

Le docteur Pinel était au nombre de ces cerveaux éminents et, quoique plus particulièrement voué à la science médicale, il participait aux grandes opérations philosophiques de son siècle; il était l'ami d'Helvétius, de Volney, de Condorcet, de Cabanis, qui, appelé à l'administration des hôpitaux, s'empressa de lui confier la direction de Bicêtre: il avait, comme la plupart de ses contemporains, avec une culture encyclopédique très vaste, l'amour du bien public et le sentiment civique très développé.

Aussi son œuvre est-elle autant l'œuvre d'un moraliste et d'un philosophe que celle d'un médecin, et le sculpteur Ludovic Durand a très bien compris cela, lorsqu'en représentant le docteur Pinel, entre les statues de la Science et de la Bienfaisance. En outre, aux pieds du docteur Pinel, qui tient dans sa main droite des fers brisés, se trouve une jeune aliénée dont les yeux reconnaissants sont levés vers lui.

L'artiste n'est donc montré digne du sujet et s'en est convenablement inspiré. On sait que l'œuvre humanitaire du docteur Pinel a surtout consisté à affranchir les aliénés des préjugés et des traitements atroces dont jusqu'à lui ils étaient victimes; il a ainsi justifié une fois de plus cette belle maxime de Nicole:

Les grandes pensées viennent du cœur.

et c'est une exquise bonté, joinde à une haute valeur scientifique, qui l'ont poussé à assimiler ces malheureux à des malades et à transformer de prison en hôpital les retraites dans lesquelles on les enfermait.

Il fallut d'ailleurs, en outre, au docteur Pinel, pour accomplir la révolution qu'il avait conçue, une très grande énergie, ce qui montre que le cœur, l'intelligence et le caractère concourent à la fois dans toutes les grandes natures. L'illustre médecin rencontra des obstacles à son action réformatrice, non seulement dans les préjugés de nos contemporains, mais encore dans les pouvoirs publics; il fallut qu'il allât plaider lui-même, devant la Commune de Paris, la cause de ceux qu'il voulait soulager. Cet incident de sa carrière a été fort à propos rappelé hier par M. le docteur Ritti, secrétaire général de la société médico-psychologique et médecin de la maison nationale de Charenton, qui a prononcé un très bel éloge du docteur Pinel à l'inauguration de sa statue. Nous lui en empruntons le récit, tiré de documents authentiques trouvés par M. Scipion Pinel dans les papiers de son père:

"En certains cas, dit M. Ritti, vouloir faire le bien ne suffit pas, il faut y être autorisé. Pinel ne s'arrête pas pour si peu, il se présente à la Commune de Paris et devhur cette assemblée plaide éloquemment la cause des malheureux confiés à ses soins, il fait appel à tous les sentiments doux son cœur décorde, pour convaincre ses auditeurs et, à la manière dont on l'écoute, il croit avoir cause gagnée, lorsqu'une voix l'interrompt:

"Citoyen, j'irai demain à Bicêtre; le faire une visite; mais malheur à toi si tu nous trompes et si parmi tes insensés tu recèle des ennemis du peuple!....."

"Celui qui venait de parler ainsi était Couthon.

"Le landemain, le terrible conventionnel se rend à Bicêtre; plein de défiance, il veut tout voir, interroger lui-même les aliénés; il va jusqu'au cachot; partout il ne recueille que les injures les plus grossières, partout il n'entend que cris et vociférations: impatienté de la monotonie d'un tel spectacle, il se retourne vers Pinel;

—Ah ça! citoyen, lui dit-il, es-tu fou toi-même de vouloir déchaîner de pareils animaux!

—Citoyen, lui répond celui-ci, j'ai la conviction que ces aliénés ne sont si intraitables que parce qu'on les prive d'air et de liberté, et j'ose espérer beaucoup de moyens tout différents.

"—Eh bien! fais-en ce que tu voudras, je te les abandonne, mais j'ai grand'peur que tu ne sois victime de ta présomption.

"Se croyant suffisamment autorisé par ces paroles de Gouthon, Pinel, sans perdre un instant, se met le jour même à l'œuvre.

"Il enlève les chaînes des aliénés, il les rend à la lumière du jour. De cette époque date, pour le traitement des aliénés, une ère nouvelle; celle de la bonté, de la douceur et de la bienveillance. Ces malheureux, jusque-là considérés comme des bêtes fauves, sont enfin élevés à la dignité de malade."

Mais ce serait se montrer injuste vis-à-vis du docteur Pinel que de ne considérer en lui que le philanthrope, car à bien d'autres égards il a été un homme remarquable.

En effet, de l'aveu même de Bichat, il a éveillé le merveilleux génie de ce dernier par ses considérations générales sur la maladie des membranes muqueuses, et il a été ainsi le précurseur direct de cet immortel biologiste; en outre, il a écrit un grand nombre de traités importants sur la pathologie, notamment son *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale* et sa *Nosographie philosophique*, qui l'ont fait très légitimement nommer par M. Ritti "le premier maître en aliénation mentale."

Les raisons pour lesquelles le docteur Pinel mérite d'être honoré par la postérité sont donc multiples, et la commémoration dont il vient d'être l'objet est d'autant plus touchante et méritoire qu'elle n'avait aucun caractère officiel et qu'elle est le résultat des sacrifices particuliers de ses admirateurs et de ses disciples vénérants.

L'initiative de l'érection de sa statue a été prise par la Société médico-psychologique, qui a remis hier ce monument, avec solennité, à la ville de Paris.

Plusieurs discours ont été prononcés, à cette occasion, par M. Dagonet, au nom de la Société médico-psychologique; par M. Gabriel Robinet, au nom du conseil municipal; par M. le préfet de la Seine, au nom de la ville de Paris; par M. le docteur Legrand du Saulle, trésorier du comité du monument; enfin par M. le docteur Ritti, qui, dans une étude approfondie, a fait l'éloge du docteur Pinel.

Cette fête a donc été aussi instructive pour l'esprit que touchante pour le cœur, et on ne saurait trop vivement exprimer le désir que la fête du 14 Juillet elle-même, la seule par laquelle nous célébrions le début décisif du grand mouvement des temps modernes et cette féconde Révolution dont le docteur Pinel a été, dans sa sphère, un moralisateur aussi incontestable coopérateur, revêtit enfin ce haut caractère d'enseignement et de moralité.

EMILE CORRA.

(Dans l'*Evénement* du 15 juillet.)

On sait que, sur l'invitation de la Belgique, un congrès international de télégraphie aura lieu dans le courant du mois d'août prochain et qu'il siégera à Berlin.

Il y a lieu de croire—dit à ce sujet, le *Journal des Débats*—que la réunion de Berlin donnera des résultats satisfaisants pour le public et que les délégués de tous les Etats européens et des Etats-Unis—civilisés des autres départements du monde ainsi que les représentants des Compagnies de télégraphe sous-marin démontreront encore l'utilité de ces congrès périodiques internationaux. Des questions comme celles de l'emploi d'appareils semblables et d'un langage des signes commun à toutes les administrations des heures de service concordantes ont besoin d'être discutées autrement que par correspondance, si l'on veut qu'une organisation si compliquée que celle des télégraphes ne reste pas en arrière des progrès que fait chaque jour la science.

La dépêche télégraphique du Dr Ferran, de Madrid, au *Figaro*, à la date du 11 juillet—dépêche que l'*Abeille* d'hier a reproduite—inspire au *Figaro* ces réflexions:

"La question se trouve nettement posée maintenant. M. Ferran va répondre aux critiques de son confrère parisien. Il prétend établire à néant les objections que l'on a faites sur son procédés de vaccination.

"Nous attendons sa réponse.

"Cette question est de la plus haute importance, non seulement à un point de vue scientifique, mais encore et surtout au point de vue humanitaire. Il est donc désirable que la lumière soit faite entière et que nous soyons fixés sur la valeur de la découverte et du système du docteur espagnol."

Décédée, mercredi, le 29 juillet à 6 heures du matin à l'âge de 65 ans, Dame Veuve FIRMIN ST CYR, native de la Nouvelle Orléans. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu cette après-midi, à 3 1/2 heures. Le convoi partira de la résidence de ses parents, rue Terpsichore, entre Locust et Freret.

Décédée le 29 juillet 1885, à 4 1/2 heures P. M., à l'âge de 5 mois et 9 jours, VICTORIA JOSEPHINE BILLAC, fille de Joseph Billac et de Caroline Niemeun. Les amis et connaissances des familles Billac et Niemeun sont respectueusement invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu cette après-midi, à 3 1/2 heures. Le convoi partira de la résidence de ses parents, rue Terpsichore, entre Locust et Freret.

Restaurant Léon.
No. 23 rue St-Charles.

Le soussigné annonce la fermeture de cet établissement pour cause de réparations, à partir de SAMEDI prochain 1er août.

Le restaurateur aura bien soin de Septembre 1885, et la date en sera donnée annoncée pas nouvel avis.

LEON LAMOTHE,
Propriétaire.
Nlle-Orléans, 30 juillet 1885 30 juil—2f

Leçons de langues et de dessin.

Le soussigné, professeur de langues modernes expérimenté, offre ses services au public de la Nlle-Orléans. S'adresser chez M. SEEBOLD, rue du Canal.

Le soussigné a aussi quelques aquarelles qu'il voudrait vendre: elles sont exposées chez M. Seebold.

29 juil—6f LOUIS LAVIGNE.

Navets de la nouvelle récolte.

J'AI en magasin, reçu dernièrement de mes cultivateurs du Nord, la nouvelle récolte de graines de navets, comprenant les différentes qualités généralement plantées ici. J'offre en vente en toutes quantités, en des cartons illustrés en couleurs du même qu'en des paquets à des prix modiques pour le commerce, contenant des livres, des demi-livres et des quarts de livres. J'ai un lot de graines pour plant malgrément et plus tard sur lesquelles j'appelle l'attention. Mon Manuel des Jardins pour les Etats du Sud, gratuitement donné à tous les demandeurs.

RICHARD PROTSCHER,
Marchand de graines,
15 et 17 rue Dumaine.
28 juil—1m

Bonne occasion.

Une personne ayant un établissement faisant de bonnes affaires, désirerait trouver un associé avec un capital de $1500 à $2000 pour augmenter son genre d'affaires. Pour plus amples informations, s'adresser au bureau de l'ABEILLE aux initiales X, Y, Z.

28 juil—6f

COVINGTON,
Paroisse St-Tammany, Louisiane.
CRYSTAL SPRING PRIVATE BOARDING HOUSE.
Pension privée,
Tenue par
Mme F. GONTHIER,

OUVERTE, en été, pour les personnes auxquelles les bains d'eau minérale et le climat si salubre de Covington sont recommandés